

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon DUPONT LACHENAL

Le Bon Père - Léon Harmel (1829-1915)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1929, tome 28, p. 51-60

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

"Le Bon Père" - Léon Harmel

(1829-1915)

« La Suisse a voulu s'associer au centenaire de ce grand social. Elle avait de multiples raisons de le faire : tout d'abord les rapports très intimes qui unirent Léon Harmel à l'Union de Fribourg; puis, à ce que plusieurs publicistes affirment, Harmel serait originaire des Grisons » ⁽¹⁾.

Le R. P. Georges Guitton, de la Compagnie de Jésus, « l'apôtre et le missionnaire infatigable de l'Action populaire française » ⁽²⁾, vient de publier un « magistral ouvrage en deux volumes » ⁽³⁾, couronné par l'Académie française » ⁽⁴⁾, sur Léon Harmel.

« J'ai eu ma jeunesse élevée dans l'admiration de Léon Harmel que, autour d'Albert de Mun, nous regardions comme le réalisateur... Et je retrouve dans ce livre tout le souvenir des mouvements sociaux auxquels je me suis si passionnément intéressé » ⁽⁵⁾.

Tel est le jugement que porte sur l'ouvrage du P. Guitton, un autre grand réalisateur auquel ses compatriotes se plaisent à donner, à la manière latine, le surnom de Marocain : le Maréchal Lyautey.

Nul n'était donc plus qualifié que le P. Guitton pour nous parler d'Harmel, pour le ressusciter parmi nous. Le jeudi 28 février à Fribourg, dans une séance présidée par Son Exc. Mgr Jaquet, délégué de S. G. Mgr Besson, et de M. le Conseiller aux Etats Savoy, tour à tour le R. P. Guitton, M. Perrier, Président du Parti Conservateur Catholique Suisse, et Mgr Jaquet lui-même, évoquèrent cette grande mémoire ; « les souvenirs pleins de fraîcheur que fit revivre Mgr Jaquet sur les apôtres du catholicisme social groupés autour du Cardinal Mermillod dans l'Union de Fribourg, charmèrent vivement l'auditoire » ⁽⁶⁾.

(1) *La Patrie valaisanne*, 9 mars 1929, A. F.

(2) *La Semaine Catholique*, 7 mars 1929.

(3) Editions Spes, 17, rue Soufflot, Paris.

(4) *La Semaine catholique*, 21 février 1929, E.-S. S.

(5) Cité *ibid.*

(6) *La Semaine catholique*, 7 mars 1929.

Le jeudi 7 mars c'était le tour de Sion d'entendre le R. P. Guitton, présenté par M. Paul de Rivaz, président de la section sédunoise de l'Association Catholique Suisse.

La veille, le même orateur distingué avait donné cette même Conférence à St-Maurice, en présence de S. G. Mgr Mariétan qui introduisit et remercia le conférencier, de MM. les professeurs du Collège, de quelques invités et des étudiants.

* * *

Le P. Guitton « s'acquitta de sa tâche avec autant de cœur que d'humour, peut-on dire, s'attardant moins à faire valoir les œuvres matérielles du grand sociologue qu'à mettre en relief ses incomparables qualités morales et la délicatesse de ses sentiments.

« Si nous devons résumer la vie du célèbre industriel du Val des Bois, nous dirions comme le R. P. Guitton : « *Il aimait ses ouvriers* ». *C'est là tout le secret de cette fécondité d'existence. C'est dans cet amour profond, sincère, des classes laborieuses, qu'il puisait ces initiatives hardies et ces réalisations généreuses qui lui attiraient le cœur de ses ouvriers* » ⁽¹⁾.

« *L'ensemble des organisations économique-professionnelles du Val des Bois*, disait Mgr Pottier, professeur de sociologie au Collège belge de Rome, *je le considère comme l'effort le plus complet et le plus réussi qu'ait dégagé l'initiative privée au cours du XIX^e siècle* » ⁽²⁾.

Est-ce à dire que Léon Harmel eut raison toujours, en tout et partout ? Nous ne le pensons point ; lui-même, du ciel où il est maintenant inondé de Lumière, l'éloge qu'il goûte ne doit pas être le dithyrambe qui surfait et contrefait, mais la vérité ⁽³⁾.

« *M. Harmel est un saint homme*, écrivait un correspondant de l'abbé Maurice Meignen, *d'une bonne foi absolue, défiant de lui-même, profondément humble, mais d'une intelligence qui n'est pas à la hauteur de son cœur* » ⁽⁴⁾.

(1) *Nouvelliste valaisan*, 9 mars 1929, A. D.

(2) *La Semaine catholique*, 21 février 1929.

(3) Il déclarait lui-même (1877), alors qu'on le pressait de tous côtés de codifier ses expériences et ses suggestions, il déclarait qu'il « n'était point un théoricien et qu'il serait désolé de le devenir ». (t. I, p. 100).

(4) *Rome*, 1 mars 1929, R. H. M.

Il faut avoir le courage de reconnaître ce qui est. M. Robert Havard de la Montagne ne craint pas d'écrire ceci : « *Disons le mot juste: Léon Harmel n'est pas un intellectuel. Apôtre, uniquement apôtre, et c'est très bien.* » Oui, apôtre, Harmel l'était de tout son cœur. Mais sa philosophie clopinait à côté de son amour...

Sans doute, M. Havard de la Montagne n'est pas de la même école que le P. Guitton ; il lui avoue que son livre lui « eût causé plus de plaisir s'il avait été écrit d'une encre plus sereine, s'il n'avait été déparé ça et là d'un ton guerrier »...; mais il ne lui en fait pas reproche : « qui n'est d'une école ? » Mais surtout cela n'empêche pas M. Havard d'aimer le « Bon Père Harmel ». « Pour fêter son centenaire, il a fait comme Sainte-Beuve qui s'enfermait plusieurs jours avec le personnage qu'il voulait étudier. Il a lu et relu quatre volumes, formant plus de deux mille pages, se rapportent à son sujet. Littérature abondante, dit-il, mais on ne s'en plaint pas. *L'œuvre elle-même, et tant de figures sympathiques qui défilent, quelle magnifique sujet ! On assiste à de généreux efforts, on rencontre de belles âmes, on respire un air salubre. Cette retraite procure une joie pure.* » Nous reproduisons ces lignes parce qu'elles nous paraissent très justes : « généreux efforts, belles âmes, cœurs d'apôtres »...

Ceci ne doit point faire oublier cela. Harmel avait le cœur bon, très bon ; il n'était pas un docteur. Il taquinait un peu La Tour du Pin qu'il trouvait trop spéculatif et il disait que les ouvriers « demandent bien plus des actes que des phrases ». On les comprend ; mais encore faut-il que ces actes soient réfléchis, que la pensée régisse l'action, et c'est pourquoi l'on ne comprend plus bien Harmel quand il trouve que « le terrain de l'action seul a de la valeur ». « *Mais que vaudrait une action mal dirigée ?* répond M. Havard. *Il ne faut pas mépriser le domaine spéculatif ; il faut des artisans pour toutes les tâches.* » Harmel devait être l'artisan de la charité : le grand exemple d'un cœur de patron vraiment chrétien devait être sa tâche. Pour le reste, renvoyons à l'examen, par exemple, l'institution de son Conseil d'Usine, *exclusivement* ouvrier, élu par les *seuls* ouvriers, et chargé de l'entreprise *entière*, du gouvernement de *toute* l'usine. Si ce système a porté d'heureux fruits, « la personne même du patron, on le pense bien, devait être pour

beaucoup dans le succès » ⁽¹⁾ ; ce succès est dû aussi au choix minutieux qu'Harmel apportait dans l'embauchage de ses ouvriers, au tri rigoureux des familles laborieuses qu'il appelait et installait au Val des Bois. Avec ces précautions le système pouvait aller, mais ne généralisez pas. A vouloir trop ingénument l'étendre à d'autres entreprises, qui n'ont pas les mêmes conditions, ne risquerait-on pas d'établir, sous un nom à peine changé, ces fameux Soviets (« soviet » signifie « conseil ») d'ouvriers qu'on put voir, après la guerre et avant le fascisme, s'introniser en despotes, à la suite de l'exemple russe, dans plus d'une grande fabrique d'Italie ?...

... « *N'importe, avec ses boutades, parfois ses excès, voire ses colères qui atteignent de très braves gens, on l'aime, ce bon Harmel, écrit M. Havard, on l'aime parce qu'il est sincère et que nulle ambition ne le guide. Il y va de tout son cœur. On l'aime, en dépit de toutes les divergences. Un peu paysan du Danube, brave homme, et surtout saint homme, dévoré de zèle pour la maison de Dieu, débordant d'affection pour le peuple* » ⁽²⁾.

* * *

Nous avons donc tout profit à pénétrer son âme. Reçu en 1912 par le saint pape Pie X, Harmel lui laissa une note où il résumait son programme. Entre autres pensées très utiles, il y avait celle-ci : *être de son temps*.

« *Etre de son temps, disait-il, comprendre son temps, vivre avec son temps, nous a toujours paru le moyen le plus efficace de rendre le monde meilleur.* » (t. II, p. 304).

Qu'on nous permette de reproduire ici, par manière de commentaire (si ce terme n'est pas trop chétif, et si l'on m'excuse de renverser l'ordre qui devrait être d'abord celui de l'Eglise enseignante, puis de l'Eglise enseignée), cette magnifique page de l'Evêque vénéré de Lausanne, de Genève et de Fribourg, Mgr Besson ⁽³⁾ :

« *Si vous saviez à quel point j'ai le sentiment de n'être pas seul /... Partout où mes yeux se portent, ils se reposent sur des êtres familiers qui me disent à voix basse, comme*

(1) *La Semaine catholique*, 21 février 1929.

(2) *Rome*, 1 mars 1929.

(3) Discours prononcé à St-Nicolas de Fribourg, le 23 juin 1920, pouf la prise de possession du Diocèse.

on se parle entre intimes : Nous sommes avec vous. Par la pensée j'embrasse du regard le territoire de ce diocèse tendrement aimé, qui, sans aucun doute, est pour moi non seulement le plus cher, mais le plus beau du monde ; je vois nos incomparables montagnes qui nous aident à saisir les grandeurs divines, comme nos lacs transparents semblent faits tout exprès pour refléter la splendeur du ciel ; je suis les chemins qui sillonnent ma patrie, sentiers couverts d'ombre où le voyageur se repose, routes brûlantes et poudreuses où l'industriel développe son activité ; j'admire ces agglomérations où la vie se manifeste de mille manières différentes, travail d'un SIECLE QUI, CERTES, N'EST POINT PARFAIT, MAIS QUE J'AIME POURTANT, PARCE QUE DIEU M'Y A FAIT NAITRE ET SURTOUT PARCE QU'IL VAUT LA PEINE QU'ON SE DEVOUE POUR LE RENDRE MEILLEUR. Partout, partout, aux carrefours des grandes routes comme sur les sentiers solitaires, je rencontre ceux qui travaillèrent avant moi, depuis les missionnaires obscurs dont l'histoire n'a pas gardé le souvenir, jusqu'aux pontifes illustres dont l'influence a laissé dans l'âme du peuple une trace large et profonde. Ce qu'ils ont cru, je le crois ; ce qu'ils ont voulu, je le veux. Nous collaborons tous à la même œuvre, nous, les évêques, et voilà pourquoi nous ne sommes jamais seuls. »

Il nous semble difficile de mieux unir le sage et fécond amour du siècle présent, et la fidélité à la tradition qui est une sécurité.

« Léon Harmel fut un homme de tradition. Mais en même temps un homme d'avant-garde. C'est que, s'appuyant fortement sur la tradition, il put progresser avec une sûreté inébranlable.

« Ayant vu que l'intelligent amour de son époque est la condition de tout effort fructueux, Harmel en arriva, par discipline de l'esprit, à être enthousiaste de son temps. Il répétait souvent que s'il avait pu choisir le moment où il devait vivre, il aurait certainement désigné celui-ci.

« Il savait voir les hommes et les choses par leurs beaux côtés. Serait-ce le fait d'un bon médecin que de se donner le dégoût du malade qu'il doit soigner ?

« Une telle orientation d'idées devait lui permettre de conserver sous la neige des ans une merveilleuse jeunesse

d'âme. Léon Harmel ne s'attardait pas au passé. Il avait toujours les yeux tournés vers l'avenir » ⁽¹⁾.

C'est ainsi qu'Harmel rejoignait Ozanam qui disait :

« Plaignons-nous moins de notre temps et plus de nous-mêmes. Soyons moins découragés, mais soyons meilleurs. »

Soyons moins découragés ! Et pour cela faisons ce que S. François de Sales dit qu'il faut faire :

« Il faut abandonner le passé à la miséricorde de Dieu, le présent à notre fidélité, l'avenir à sa Providence. »

Harmel comprit que le premier but d'un patron chrétien doit être le regroupement de la famille, et il mit toute son énergie et sa générosité pour l'atteindre.

Une autre de ses préoccupations était celle-ci : l'ouvrier ne doit pas être dans l'usine un être de passage. L'intérêt de l'employeur comme de l'employé veut que leur liaison soit étroite et durable.

Une autre encore de ses pensées était une liaison encore — tout coordonner dans le Christ — : l'union du spirituel et du temporel. « Le seul souci du temporel conviendrait à un corps sans âme ; le seul souci du spirituel, à une âme sans corps » (2). Ne tombons ni dans le matérialisme ni dans l'angélisme.

* * *

Comment il s'y prit pour réaliser ses plans, n'est pas et ne peut être le champ d'une conférence ou d'un article : il y a pour l'apprendre le grand ouvrage du P. Guitton et toute l'abondante et vivante littérature dont nous parlions tout à l'heure.

Ce que nous voudrions encore dire ici, ce sont les quelques relations à notre pays relevées dans le travail du P. Guitton.

Ce dernier cite (t. I, p. 315, n. 1), le livre de M. le Ch^{ne} Cyrille Massard, du St-Bernard : *L'Œuvre sociale du Cardinal Mermillod* (Louvain, 1914). Notre dernier Cardinal fut l'un des pionniers de l'œuvre sociale de Léon XIII ; en 1876 il s'était rendu au Val des Bois avec NN. SS. Pie et Langénieux, qui furent aussi honorés de la pourpre (t. I, p. 271) : des relations épistolaires s'établirent même entre Mermillod et Harmel: le P. Guitton mentionne une lettre

(1) *La Patrie valaisanne*, 9 mars 1929.

(2) *La Patrie valaisanne*, 9 mars 1929.

de ce dernier au prélat, datée du 26 décembre 1884 (t. I, p. 232). Il y avait alors deux mois que l'Union de Fribourg était née. On trouvera dans les livres très divers mais tous intéressants de M. le Chanoine Massard, de M. l'Abbé Comte et de Mgr Jeantet, des détails à ce sujet. Le P. Guitton cite encore une lettre de Mgr Mermillod, en septembre 1890, au Congrès social de Liège, auquel les Cardinaux Gibbons ⁽¹⁾, Manning et Langénieux écrivirent aussi (t. I, p. 311). Bientôt après devait paraître la célèbre Encyclique sur *La Condition des Ouvriers*. De l'Union de Fribourg, qui avait préparé ce mouvement, le P. Guitton ne fait pas difficulté de dire que « les premiers jalons furent posés dans le groupement présidé (de 1882 à 1884) par le Cardinal Jacobini avec Mgr Mermillod » (t. II, p. 204).

Un autre « social » marquant de notre pays fut le Grison Gaspard Decurtins ; le P. Guitton rappelle les approbations que lui donna Léon XIII (t. I, p. 231 ; t. II, p. 79).

On sait aussi le rôle important que le même pape confia à M. François Carry, de Genève, ⁽²⁾, comme rédacteur du *Moniteur de Rome*, et l'on n'est pas peu intéressé par le zèle... trop ardent que mit ce journal à défendre Harmel (t. I, p. 280 ; t. II, p. 63). *L'Osservatore Romano*, au rebours, était trop timide selon le gré d'Harmel qui s'en plaint dans une note un peu vive ⁽³⁾. Le P. Guitton ne montre pas ce nuage, mais il souligne avec joie que *L'Osservatore* consacra à son héros un article flatteur lors de sa mort, et lui fit mérite de la « régénération des classes laborieuses » (t. II, pp. 402, 409).

« Léon Harmel était très « romain », ce qui est une sauvegarde » ⁽⁴⁾.

(1) « Harmel éprouvait pour le cardinal Gibbons et pour Mgr Ireland une admiration sans borne », (t. II, p. 916). On ne peut en effet que louer la sincère soumission de Mgr Ireland quand Rome lui mit quelques bornes.

(2) Le P. Burtin, procureur des Pères Blancs à Rome, qui entretint des relations avec Harmel (t. I, p. 327 ; t. II, p. 214). était de la Savoie, mais très lié avec Genève encore. Le P. Guitton cite aussi le P. Bole, jésuite suisse, que fut quelque temps aumônier du Comte de Chambord à Frohsdorf (t. I, p. 161). Le Comte de Chambord n'avait-il pas de même un médecin va-laisan ?

(3) *Rome*, 1 mars 1929.

(4) *Rome*, 1 mars 1929.

« Amour de son temps, de l'ouvrier, de la famille, de la profession, Harmel sut unir toutes ces affections dans sa foi. Souvent il allait à Rome; il y passait plusieurs semaines; il y retrouvait la lumière pour ses idées et la force pour son action » ⁽¹⁾.

C'est après l'un de ces pèlerinages à Rome ⁽²⁾ que Léon Harmel vint à l'Abbaye de St-Maurice, où il parla le soir du 24 octobre 1903. Le chroniqueur d'alors, dans les *Echos*, M. Léon Chèvre, parle de cette « surprise délicieuse » qui « enchantait tous » les auditeurs. On nous excusera de reprendre cette page déjà vieille, mais, maintenant, elle prend figure de document et rang dans l'histoire:

« Une conférence du célèbre Léon Harmel ! Pour une fois nous avons entendu « un grand homme » nous adresser la parole. M. Harmel n'est docteur ni en politique ni en éloquence, si l'on définit l'éloquence une averse de gros mots, de phrases ronflantes, de fleurs de rhétorique, d'hyperboles et de métaphores, et de toutes les belles choses dont parle Verniolles. M. Harmel parle très simplement un langage très familier (peut-être voudrait-il qu'on dise : langage ouvrier) et cependant il plaît, il émeut, il instruit : delectat, flectit et probat. Nous n'avons qu'un reproche à lui adresser : c'est qu'il ne nous a pas entretenu assez longtemps de cette petite république du Val des Bois, organisée avec tant d'intelligence, dont tous les citoyens sont aujourd'hui si heureux de filer la laine en chantant les louanges de Dieu. Le temps et l'espace me manquent pour résumer les faits merveilleux que nous a rapportés le conférencier. Une chose qu'il a complètement oublié de nous dire, c'est que ce parfum de bien-être, de vertus, d'amitié fraternelle et d'amour de Dieu qui plane sur les usines du Val des Bois, que ce parfum a évidemment sa source dans le cœur même des patrons de l'usine, dans le cœur même de M. Harmel. Rien n'émeut comme l'exemple. Et si l'on demande comment M. Harmel obtient des résultats si

(1) *La Patrie valaisanne*, 9 mars 1929.

(2) Le 20 septembre 1903, Harmel avait assisté, à Montefiore, dans la Sabine, à la Première Messe de Mgr Pizzardo (t. II, p. 199). Harmel ne revint cependant pas d'Italie en Valais directement, semble-t-il, car le tunnel du Simplon ne fut ouvert à l'exploitation que le 1 juin 1906.

considérables, sur un terrain où tant d'autres ne font rien qui vaille, malgré des efforts plus grands peut-être, on peut croire que c'est en écoutant Jésus qui lui dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ». C'est en effet dans l'Évangile que M. Harmel trouve la solution des fameuses questions sociales, dans l'Évangile et dans le petit catéchisme diocésain. Ah ! si nous pouvions l'entendre une fois encore ! »

S'il est vrai qu'on doit voir le Christ dans le pèlerin qu'on héberge ou le pauvre qu'on secourt, il faut le voir aussi dans l'ouvrier qui œuvre et peine. Plus d'une fois, raconte le P. Guittou, Harmel s'attardait, en donnant une poignée de main, à caresser la peau calleuse de ses ouvriers pour y retrouver les stigmates laissés par les outils. Un soir, chez Louis Veuillot, Harmel se plut à dire que « si Notre-Seigneur apparaissait maintenant, il porterait un costume d'ouvrier et aurait des mains d'ouvrier, durcies, calleuses... » (t. I, pp. 301-302). « *Le Verbe incarné a tellement estimé les travailleurs*, enseignait-il à ses enfants en les chargeant d'enseigner à leur tour cela à leurs enfants, *le Verbe incarné a tellement estimé les travailleurs qu'il a voulu être socialement de leur classe* » ⁽¹⁾.

* * *

Harmel paraît là un accoutumé des Veuillot. Il avait un certain enthousiasme commun avec le grand écrivain (t. II, p. 304) et était un lecteur assidu de *l'Univers*. Quand Louis mourut, Harmel écrivit sa peine à Eugène (t. I, pp. 283-284), et quand Harmel se vit, en 1894, en butte à certaines critiques, Eugène Veuillot prit volontairement sa défense, mais Harmel lui écrivait de laisser à Dieu le soin de le justifier s'il le voulait (t. II, p. 64). François Veuillot hérita des liens qui unissaient son père et son oncle à Harmel ; il figure en effet dans une photographie des « amis du Bon Père » prise le 20 mai 1900 ; parmi ceux-ci nous reconnaissons Mgr della Chiesa, qui devint, quatorze ans plus tard, le grand pape Benoît XV (t. II, p. 208).

Harmel rencontra d'autres littérateurs encore sur sa route. Après Louis Veuillot, le plus fameux est bien Jules

(1) *La Semaine catholique*, 21 février 1929.

Lemaître. « Au milieu du tumulte suscité dans la presse par les paroles de Léon Harmel, écrit le P. Guitton, on distingue la voix d'un homme dont l'esprit de finesse et de pénétration a rarement été pris en défaut. » Dans un leader de l'*Echo de Paris* du 18 avril 1899, Jules Lemaître tançait vertement les catholiques non-ralliés et les rendait responsables du sectarisme de leurs ennemis (t. II, pp. 151-152). Et pourtant... Nous connaissons une brochure intitulée *Lettres à mon Ami*, où Jules Lemaître raconte sa conversion royaliste et se fait le héraut de sa foi monarchique. Léon Harmel avait parcouru le chemin en sens inverse : en 1899 ils s'étaient rencontrés un instant (cf. t. I, pp. 157-158).

Un autre écrivain dont on ne devrait guère s'attendre à trouver le nom sous la plume d'Harmel, c'est assurément Péguy. Il a alors quatre-vingt-cinq ans (c'est en 1914), et il compte une postérité de quatre-vingts chrétiens. Il s'inquiète de l'éducation de tout ce petit monde, et il cite Péguy (t. II, pp. 290-292) :

« Rien n'est mystérieux comme ces sourdes préparations qui attendent l'homme au seuil de toute vie. Tout est joué avant que nous ayons douze ans. Vingt ans, trente ans d'un travail acharné, toute une vie de labeur ne fera pas, ne défera pas ce qui a été fait, ce qui a été défait une fois pour toutes avant nous, sans nous, pour nous, contre nous. »

« Vous remplirez la sublime mission d'élever des âmes... », disait-il encore à ses enfants. *« Elever des âmes »*, tel fut bien son constant souci ; *« une âme élevée »*, tel fut son idéal personnel. Pour comprendre un peu combien il l'a réalisé en lui, cet idéal, il faut relire cet éloge sorti de la plume d'Albert de Mun :

« Tous ceux qui furent, il y a vingt-cinq ans, mêlés à la vie des œuvres catholiques, ont connu cet homme extraordinaire dont les dehors modestes et la simplicité rustique cachent une âme de feu, une intelligence déliée, une indomptable ténacité ; tous ont admiré l'héroïque sainteté, de sa vie... » ⁽¹⁾.

Tout autour de lui, il avait su nouer *« LE LIEN CHAR-MANT DES AMES ET DES CŒURS »* ⁽²⁾.

* * *

(1) *La Semaine catholique*, 21 février 1929.

(2) *Rome*, 1 mars 1929.